L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

ELMORE DUFOUR, Président
E. A. ANDRIEU,

HENRY BIRABEN, Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres
entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

JEUDI 13 MARS

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel. 918 rue du Canal, Nouvelle Orléans, Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	72	20
Midi	76	22
3 p. m.	74	21
6 p. m.	70	19

L'ALGERIE

Un curieux contraste attend le voyageur qui débarque, au grand soleil, sur le quai d'un des ports algériens.

Il éprouve d'abord la joie que donne le spectacle d'une magnifique adolescence. Le voici à Oran. Pareils à une grenade mûre, les docks entr'ouverts laissent rouler sur le quai, dans la poussière soulevée par les chariots, un prodigieux amas de caisses, de tonneaux, de sacs, de paquets de liège, qui semblent se ruer à l'assaut des navires serrés dans la rade trop étroite. Des bandes d'immigrants espagnols, à tête de chèvre, errent parmi les portefaix de toute race et les négociants affairés en cache-poussière. Dans un coin, une troupe de petits "Ciri m'sieu" à demi nus se battent autour de quelques souliers européens, tandis qu'ailleurs des charretiers français, espagnols ou italiens, cherchant vainement à se frayer un passage, échangent des injures arabes. Le cadre craque de toute part sous la poussée de ce grouillement humain. A peine achevés, les nouveaux bassins sont déjà débordés par le trafic. Sur un plan sans doute plus vaste, Buenos-Aires ou Rio-de-Janeiro ne se développent pas avec plus de puissance.

Le même essor est apparent partout ailleurs. A Alger comme à Oran, j'ai vu des quartiers entiers qui venaient de surgir en six mois. De hardis travaux transforment les villes: Constantine, ceinturée de ponts gigantesques, se grossit aujourd'hui d'une cité ouvrière modèle. Plus admirable encore est l'effort de colonisation que révèlent les immenses vignes de la Mitidja, de Sidi-bel-Abbès ou de Bougie, les champs démesurés de Sétif, ou plus loin, en plein "bled", auprès des fermes encore isolées, les terres noires et comme neuves, fraîchement délivrées du jujubier et du palmier nain. Et d'un bout à l'autre de ce pays taillé à la mesure du continent noir, le long de la mer, sur le haut des murailles du Djurjura, à travers les hauts plateaux, bientôt à travers le Sahara, rayonnent des routes que l'on chercherait vainement de Québec à Punta-Arenas ou du Caire à Capetown—de ces belles routes, plus audacieuses encore que les voies romaines, qui impriment à l'Afrique du nord la marque propre du génie français.

LE BERGER TROP SAGE

—Hé bé, petit, demanda la fermière au berger, qu'est-ce que tu emportes pour faire ton midi?

—Ce que vous voudrez, madame Rosine...

C'était un drôle de quatorze ans, avec la voix douce comme une demoiselle, une figure rose et ronde et des yeux couleur de noisette qu'il ouvrait bien grands sur vous pour les baisser tout de suite, les cils contre la joue. Toujours sage, tranquille, soumis. Un vrai Jésus quand il apprenait à menuiser dans l'atelier de Saint-Joseph.

"Ce n'est guère naturel," pensait parfois la fermière en hochant la tête; car elle en avait vu de toutes les couleurs avec ses bergers.

—Veux-tu de la saucisse? reprit-elle. Ou bien des châtaignes froides? Je te mettrai du vin blanc dans ta fiole... Ou, attends! Il reste du souper deux cuissots de lièvre, tendres comme la rosée, et de la sauce de civet... Tu t'en lécheras les doigts jusqu'au coude, mon drôle...

Le berger releva ses grands yeux de fille:

—Si ça ne vous fait rien, madame Rosine, j'aimerais mieux du lard, fit-il, de son ton poli.

—Encore du lard? Hier, du lard, avant-hier du lard, toujours du lard! Sais-tu ce que tu vas devenir, petit? Devine un peu, pour voir!

Elle riait, les yeux plissés, dans sa bonne grosse figure couleur de cuir.

—Ça n'est pas difficile à devenir, madame Rosine, mais ce n'est guère honnête à dire...

Les joues du gamin étaient devenues rouges, il souriait, confus et malicieux.

—Allons! Allons! Tu n'es pas si bête avec ton air de ne pas y toucher! Puisque c'est ton idée, je vais te la couper, ta tranche de lard...

—Bien mince, madame Rosine, et grasse, bien grasse...

Un instant plus tard, la main en avant sur les yeux, elle le regardait monter, avec ses chèvres et ses moutons pressés, le chemin blanc et bleu entre les rochers. Tout à coup, elle le rappela.

—Hé petit! Ecoute un peu: veille bien à tes bêtes; il y a la mère Sylvanie qui disait hier au pays: "Le Régis de Gégondas saura bientôt ce que ça coûte de déranger le garde champêtre; voilà deux fois que je prends ses brebis dans mon champ..." Méfie-toi, mon drôle: elle est méchante, la vieille Sylvanie, et y a pas plus envieuse. Elle nous ferait des ennuis...

Le berger eut son petit sourire un peu sournois, remonta son sac sur l'épaule, et repartit de son pas égal:

—N'ayez crainte, madame Rosine fit-il, ce n'est pas encore aujourd'hui que le garde me prendra!

Et sifflant son chien:

—Ho! Ho! Faraud, cria-t-il. Butoles! Buto! Buto! Ho!...

Il n'était pas loin de midi quand la fermière ressortit pour jeter aux poules les croûtons de la table. Le soleil d'hiver luisait tout en or rouge dans le ciel; c'était bon de s'y chauffer le dos. Rosine s'attarda pour cligner des yeux vers l'horloge de l'église, lointaine et argentée sous le clocher de tuiles roses, puis son regard suivit le long de la route une silhouette noire qui montait vers la ferme.

—Ça n'est pas le facteur, se dit-elle, il a fini sa tournée...

L'homme bougea le bras, un éclair de cuivre brilla près de son épaule.

—On dirait le père Coustadeau, avec sa plaque...

On voyait maintenant le bleu et ses galons: c'était bien le garde champêtre.

—Un petit verre d'eau de noix en passant, mon père Coustadeau? cria Rosine, les mains en entonnoir devant la bouche.

Le garde champêtre feignit de ne pas entendre et il ne leva même pas la tête quand le chien de la ferme vint aboyer sur ses talons, au-dessous de lui.

—Il y a quelque chose de plus ou de moins, murmura la fermière.

Elle le suivit des yeux jusqu'à la croisée des chemins: mais, s'il allait pas chez les Cros de Malaucène, il grimpait avec effort le sentier pierreux qu'avait pris ce matin le berger. Sûrement, un tour de cette mère Sylvanie, la mauvaise! Le petit, c'est vrai, n'était pas comme les autres, qui ne pensent qu'au jeu et à la gaudriole; mais avec ces gamements-là, on ne sait jamais!

Rosine rentra dans la maison, puis ressortit à plusieurs reprises, inquiète. Le garde champêtre ne revenait pas. A la fin, elle n'y tint plus: elle donna un tour de clef à la porte, jeta son tablier sur sa tête et s'élança à son tour sur le sentier.

Elle montait les jambes aux hanches en soufflant un peu—on est moins leste à quarante ans qu'à quinze, vrai!— quand elle entendit rouler des pierres et aperçut bientôt le père Coustadeau qui arrivait au trot, l'air jovial, les yeux brillants, en train suivant la moustache.

—Toujours belle et gaillarde, madame Rosine, lança-t-il au passage.

Et, le dos courbé, la canne sous le bras, sautant et gambadant parmi les cailloux, il disparut au tournant du chemin.

La fermière hésitant, il avait, certes, l'air plus revenant que tout à l'heure. Mais était-ce bon signe? Un vieux rusé, le père Coustadeau!

Elle montait plus lentement, quand un bêlement sur la droite lui fit tourner la tête et de suite elle leva les bras au ciel: chèvres, moutons, boucs et brebis, tout le troupeau, sous la garde de Faraud, était là, dans le champ de blé de la mère Sylvanie, broutant avec de tranquilles délices les fines tiges vertes! Quant au berger, pas plus de berger que sur ma main. Où était-il fourré, le méchant drôle? Cette fois, on n'y couperait pas au procès-verbal!

Mais une odeur amère de fumée de bois mêlée à je ne sais quel parfum savoureux de chair rôtie et d'épices vint flatter les narines de Rosine. Cela descendait de la hauteur, toute proche.

Elle y fut en quelques enjambées et, marchant sur la pointe des pieds, retenant son haleine pour surprendre le petit, qu'est-ce qu'elle voit, tout bonnet, tout rose, sage et paisible comme un Saint-Jean? Mon Régis, allongé à plat ventre sur l'herbe, qui, tout en soufflant un feu de bruyères et d'ajoncs, tournait une broche reposant sur deux fourches dressées, une broche où se doraient joliment trois grives grasses et dodues, le ventre débordant de genièvre, le dos hardé de lard et qui pleuraient des larmes blondes sur une tranche de pain grillé. Rosine en sabrait d'ailleurs une qu'à les voir. Elle se frappa les cuisses avec un bon rire:

—Eh bien! mon drôle, je te comprends maintenant quand tu me dissais de ton petit air à donner le bon Dieu sans confession: "Bien qu'une tranche de lard, madame Rosine, bien mince, surtout!" Sainte nitouche, va!

Le petit berger, ni confus, ni surpris, lui fit son sourire innocent:

—Si le cœur vous en dit, madame Rosine? Le garde, tout à l'heure, en a mangé trois... Et je lui en ai promis six pour dimanche.

—Et les moutons, mauvais garnement?

—Mes moutons sont contents que lui-bas comme je suis content que vous... Il n'y a que la mère Sylvanie qui en sera pour ses frais. Le garde m'a dit tout à l'heure: "Je m'en vais lui laver la tête, à cette vieille rapporteuse. "Ah! on peut dire qu'il aime les grives celui-là!... Asseyez-vous, madame Rosine, et tâtez-moi de cette petite bête si grassette, cela fond comme beurre dans la bouche, et quel fumet! Le pape d'Avignon qui s'y connaissait n'en mangeait pas de meilleures dans son palais!...

—Tu es bien coquin, bon sort! déclarait un instant plus tard la fermière, bouche pleine et menton graissé de jus, et je te ferai tirer les oreilles par le maître, ce soir. Mais je t'aime encore mieux comme ça. Un berger si sage, vrai de Dieu, cela me faisait peur!

JEAN VIOLLIS.

CRI DU CŒUR

Il y a des questions que de jeunes femmes bien élevées ne peuvent pas se poser, et de la solution de ces questions, cependant, dépend quelquefois le bonheur tout simplement.

Francis Audouard et Yvonne Manelle étaient charmants à voir. Francis avait de toutes petites moustaches blondes, des yeux gris, des jaquettes à la mode. Selon la couleur du jour, il mettait sa jaquette gris souris, sa jaquette vert olive, sa jaquette marine. Yvonne avait dix-neuf ans, de grands yeux bleus, de belles tresses noires. Sa robe préférée était d'azur: ses yeux servaient d'échantillon.

Lorsqu'ils se promenaient dans les allées du parc des Manelle ou qu'ils parlaient à mi-voix dans la chambre, appuyés au grillage d'une bibliothèque, les regards tournés vers le ciel, ils formaient toujours un groupe qu'on eût dit composé d'après quelque statuette de Sèvres.

Cependant, ils étaient naturels, autant du moins qu'on le peut être lorsqu'on est, de part et d'autre, hanté par une question impossible à poser.

A table, ils s'étudiaient davantage.

Certes ils étaient, tous les deux, de parfaite éducation. Ils pouvaient s'épouser les yeux fermés. Ils n'auraient pas de surprises quant aux gestes qu'il est convenable de faire ou de retenir.

Yvonne sortait d'un couvent sévère et Francis avait eu pour précepteur un homme d'une extrême distinction, titré même, disait-on. C'étaient deux fiancés modèles.

Pourquoi donc étaient-ils, au cours des repas, un tout petit peu plus gênés?

Si bien élevé qu'on soit, on a des préférences. Yvonne désirait peut-être connaître les mets favoris de Francis, et Francis les goûts d'Yvonne? Rien n'eût été plus légitime. Cela aurait même pu devenir le thème d'un assez agréable sujet de conversation. Pourquoi hésitaient-ils à l'aborder?

Ils n'étaient pas cependant d'une timidité excessive. Ils s'étaient interrogés sur leurs lectures, sur leurs distractions, sur leurs voyages. Ils connaissaient leurs jeux, leurs mots d'enfants, leur opinion respective sur la vie de château, sur les soirées parisiennes, les matinées classiques, sur les conférenciers plus ou moins à la mode et plus ou moins ennuyeux, sur les revues qu'il faut lire et sur celles qu'il vaut mieux ne pas ouvrir. Cependant, à table, ils laissaient passer de longs moments sans parler, comme s'ils étaient encore un garçonnet, une fillette qui ne doivent prendre part à la conversation qu'au dessert.

C'était, au contraire, à ce moment-là, à partir de l'entremets, que leur mutisme était le plus évident.

Au fromage, leur visage se figeait tout à fait.

A peu près dans tous les mondes, les fiancés ne mangent pas de fromage. Le fromage, à tort ou à raison, n'est pas poétique. C'est un dessert vulgaire dont l'odeur — qu'elle soit de camembert, de brie, de coulommiers ou de levroux — incommode le cerveau délicat des êtres privilégiés qui s'embarquent pour Cythère, l'île des fiançailles éternelles.

Lorsque le valet de pied avançait silencieusement son gant de fil blanc sur lequel reposait l'assiette fatale, Francis détournait les yeux et répondait en soulevant la main d'un geste à demi offensé.

Yvonne agissait à peu près de même. Un bon domestique doit oublier les goûts de la veille de ses maîtres même.

Avec une commune obstination, Francis Audouard et Yvonne Manelle, tout au long de leurs fiançailles, qui durèrent un printemps, un été et la moitié d'un automne, refusèrent de manger du fromage, de ce régal des dieux, assurent les gourmets, sans lequel il n'y a pas de repas accompli.

Pendant leur voyage de noce, ils continuèrent d'agir de même. A Florence, à Pise, à Venise, ils ne se laissèrent tenter ni l'un ni l'autre:

—Merci!

—Merci!

Pour prononcer ce petit mot, ils adoptaient un air sérieux, un ton pincé, comme si on leur faisait offense. De jeunes époux, dans la patrie des arts, ne mangent pas de fromage.

A vrai dire, ils se surveillaient encore. Ils n'avaient pas osé se poser la question de principe. Et, par la faute de cette réserve, régnait entre eux un petit froid qu'ils ne pouvaient chasser.

Quand donc, enfin, seraient-ils sincères? Ils en avaient le plus vif désir d'un côté comme de l'autre, mais une double peur les retenait, la peur d'apprendre un secret désagréable et la peur de chagriner son compagnon ou sa compagne.

Ils rentrèrent à Paris aussi peu renseignés qu'en partant.

Ils s'installèrent chez eux.

Coûte que coûte, l'heure des aveux allait sonner. Yvonne, maîtresse de maison, avait besoin "de savoir!"

Elle crut devoir tendre un piège à son mari.

Selon les ordres qu'elle avait donnés, la soubrette qui les servait avait déposé sur la table les fruits, les gâteaux, le fromage, puis s'était discrètement retirée.

Ce fut un des moments les plus solennels de leur existence.

Francis était tout pâle, Yvonne ne put s'empêcher de rougir.

Qu'allait-il arriver? Tout leur avenir sortirait d'un geste de Francis, d'un mot d'Yvonne.

Il y eut d'abord un silence qui parut éternel aux deux partenaires. Puis, tout à coup, Yvonne tendit la main vers l'assiette où un merveilleux camambert, poudré de chapelure, attendait au milieu d'une couronne dorée de petites coquilles de beurre.

Francis ferma les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit, il aperçut le fromage que lui tendait sa femme:

—Pourquoi, mon ami, ne prenez-vous jamais de fromage?

Francis, armé de tout son courage, murmura:

—Parce que je ne l'aime pas!

—Vous n'aimez pas le fromage? s'écria Yvonne en tremblant.

—Non. Et vous?

—Mais moi non plus! J'en ai horreur!

—Horreur! Mon Dieu, que je suis heureux!...

Ils se levèrent d'un même mouvement et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils sanglotèrent de joie. Ils bégayèrent leurs petits noms. Ils se tutoyèrent pour la première fois. Puis ils dansèrent comme deux fous autour de la table, au milieu de laquelle leur ennemi intact blêmissait.

Désormais, ils pourraient vivre le front haut l'un en face de l'autre. Il n'y avait plus de secret entre eux. Ils avaient poussé leur cri du cœur.

Jacques des GACHONS.

LA VIE SPORTIVE

A moins que Cholly Frank ne soit aidé par quelques clubs des grandes ligues, les Pelicans n'auront que deux "pitchers" gauchers pour commencer la saison de baseball.

Les deux gauchers qui s'entraînent au Pelican Park sont Pat Richmond de Fort Dodge, Ia., et Evan Evans, de la Ligue du Texas. Frank a l'espoir d'en trouver un autre avant le commencement de la saison.

Kid Carter et Kid Bertucci se rencontreront dans un combat de 10 reprises mardi soir prochain au Seminole Athletic Club.

Packey McFarland a demandé une garantie de $10.000 et $500 pour ses dépenses pour donner une leçon de boxe à Freddie Welsh dans 20 reprises. L'offre de Londres est de $3.000 de moins qu'il demande.

Mandot a decidé de recommencer sa carrière pour regagner la position qu'il occupait lundi soir avant qu'il fut vaincu par Cross. Le Promoteur Tortorich lui a promis son concours et lui trouvera un adversaire pour le 7 avril. M. Tortorich a déclaré qu'il paierait à Joe Rivers une forte garantie pour qu'il rencontre Mandot dans un combat de 10 reprises ici, si cela peut aider Mandot à regagner les lauriers qu'il a perdus.

Mortellement blessé

Joseph Thescore, âgé de 18 ans, demeurant rue Bartholomew No. 701, a été sérieusement blessé hier à 5 heures par Ernest Cheneau, en face de la maison No. 3319 rue des Remparts. Il paraît que Cheneau nettoyait un révolver quand l'arme a été accidentellement déchargée. La balle a pénétré le dos de Thescore.

Le blessé a été transporté à l'Hôpital de la Charité où les médecins ont déclaré la blessure très grave.

THEATRES.

ORPHEUM

Le programme de cette semaine est très bon, et le public manifeste tous les soirs son appréciation par de nombreux applaudissements.

Vous connaissez tous Nat M. Wills "l'heureux vagabond." Si vous n'avez jamais eu l'occasion de rire de ses histoires originales et de ses amusantes parodies, vous le connaissez tout au moins de réputation. Wills est certainement un des meilleurs comiques de la scène américaine.

Tous les auditoires sont pareils pour lui. Il les gagne tous sans effort apparent, et il est considéré comme un comédien de race. Son nom est en vedette sur le programme de l'Orpheum cette semaine.

Le ballet classique est le meilleur numéro de danse de l'Orpheum. Mlle Domina Marini et Marcel Bronski, les principaux caractères, ont fait partie de la troupe de l'Opéra Métropolitain et sont des danseurs d'une réputation mondiale. Leur impresario, Albertina Rasch, a choisi pour danser avec eux dix jeunes danseuses des plus jolies. Mae Melville et Robert Higgins, M. et Mme Gordon Wilde, Claude et Fannie Usher, Briglio et Romano et les frères Azard.

Le spectacle se termine par d'excellents vues cinématographiques.

TULANE

Frances Starr dans "The Case of Becky" remporte un des plus grands succès de la saison cette semaine. Mlle Starr est sans doute une des actrices les plus distinguées sur la scène Américaine aujourd'hui. M. David Belasco n'aurait pas pu choisir une meilleure actrice pour les rôles de Dorothy et Becky. Mlle Starr est admirablement secondée par une excellente troupe, parmi laquelle se trouvent: Charles Dalton, Albert Bruning, Harry C. Browne, Eugene O'Brien, Mabel Norton et John P. Braun. M. Belasco nous donne aussi une des plus belles mises en scènes qu'on ait jamais vu à la Nouvelle-Orléans. Il y aura matinées mercredi et samedi.

CRESCENT

"Don't Lie to Your Wife," a remporte un succès prénoménal et pendant plus de deux heures ce fut, un continuel éclat de rire dans la salle.

Cette pièce déjà jouée à la Nouvelle-Orléans remporte du succès grâce à l'interprétation. Avec Dave Lewis se trouvent: Mlle Buckman, J. Craig et Donald, Martin Franklin, John Keough, William Wolfe, Edwin Kroll, Egbert Armitage, Estelle Vernon.

Feuilleton de l'Abeille de la N. O.

No 24 Commencé le 13 Février 1913.

POUDRE D'OR

Grand Roman Inédit

PAR LOUIS LETANG

(SUITE)

Il lui fallait un résultat immédiat, dû à sa seule science, à sa seule énergie.

Tout de suite un projet qu'il avait autrefois traité de chimère, s'ancra dans son esprit. Il pouvait le réaliser seul et ne risquait que sa propre existence.

Ce projet se basait sur les études et recherches d'un de ses anciens camarades d'école, l'ingénieur-explorateur Cassel qui passa quinze années de son existence à parcourir les forêts inextricables de la Côte de l'Or, du golfe de Guinée au Niger.

Quand la santé du passionné voyageur ne lui permit plus de s'adonner à cette vie errante, il s'adressa à de Clamont, alors dans tout l'éclat de sa suprématie industrielle.

—Mon vieil ami, je ne puis maintenant traîner mes os bien loin, donne-moi une place dans une de tes fonderies.

—Volontiers. Mais as-tu donc besoin de travailler encore?

—Hé, oui. Pierre qui roule n'amasse pas mousse. J'ai poursuivi un but qui m'a échappé par une malechance inouie. Je te dirai lequel un de ces jours.

Environ dix-huit mois après, Amaury reçut de Cassel qu'il avait placé au laboratoire d'essayage et d'analyse de ses aciéries lorraines, une lettre pressante l'adjurant de venir à l'usine au plus vite. Ému par le ton de la lettre, il accourut.

L'explorateur était à toute extrémité. Il succombait à un accès violent des fièvres paludéennes que rien n'avait pu enrayer. A l'arrivée d'Amuary, il se fit installer dans un fauteuil, devant sa table de travail, chargée de cartes et de plans et souriant malgré ses souffrances.

—Merci d'être venu si vite, dit-il, en serrant avec effusion la main de son ami. Mon vieux, je connais mon état; demain ou après-demain je serai mort.

—Voyons, Cassel, ne te frappe pas.

—Mais non, mais non. La chose d'ailleurs n'a aucune importance. Seulement, je voudrais régler un peu mes affaires avant d'aller voir là-haut si la chance me favorisera mieux qu'ici-bas. Tu seras, mon cher Amaury, mon exécuteur testamentaire. Cela ne te donnera pas grand mal car je n'ai que mes collections d'Afrique et je les lègue à ma petite ville natale qui devra leur consacrer une salle de son musée. Elles en méritent la peine.

L'explorateur prit un temps de repos et continua:

—A toi, dont le bon cœur m'a permis de conserver ces chers souvenirs jusqu'à ce jour...

—Voyons, mon ami, que dis-tu donc?

—La simple vérité. Faute de l'emploi que tu m'as donné ici et qui convenait parfaitement à mes goûts...

—Tais-toi; chacun sait que Cassel est le premier des minéralogistes qui soient en France et qu'il n'est pas de chimiste plus qualifié. C'est moi les ordures.

—Bon. Ne disputons pas. Je n'en ai pas la force. N'oublie pas que si tu ne m'avais pas recueilli, moi, triste épave d'Afrique, j'aurais vendu une partie de mes collections pour vivre et cette vente m'eût saigné le cœur.

Amaury s'inclina sans protester davantage pour ne pas contrarier son vieux camarade.

—A cause de cela, poursuivit Cassel et aussi parce que je ne connais pas d'homme au monde ayant plus d'énergie et de volonté, je veux te léguer ma vision...

—Ta vision?

—Ce que j'ai vu de mes yeux, ce que j'aurais pu toucher de mes mains, ramasser à poignée, si un à-pic d'une centaine de mètres de profondeur ne se fût creusé sous mes pieds!... Mais je te dois quelques explications.

Et, brièvement, en phrases courtes qui sortaient avec peine de son gosier desséché, Cassel fit l'exposé suivant:

—Voilà. La Guinée est le pays des terres aurifères. La poudre d'or se trouve dans une argile très tenace. Les nègres s'installent le long d'un cours d'eau. Ils délayent l'argile dans de larges calebasses. Le lavoir se place au milieu du ruisseau et imprime à sa calebasse un mouvement de rotation et de va et vient qui précipite l'or au fond, tandis que le courant entraîne l'argile et toutes les impuretés.

Seulement un mètre cube d'argile ne donne que deux à trois francs d'or. Le nègre pour qui le temps n'est rien peut seul se livrer avec sa famille à cette exploitation rudimentaire. Faite en grand par des Européens, elle ne procure aucun bénéfice. On y a renoncé.

Cassel continua:

—Mais ayant constaté que l'or rencontrait parfois dans l'argile des fragments de quartz aurifère j'en conclus qu'il existait dans les montagnes qui séparent le bassin des rivières du Sud de celui du Niger, un massif rocheux renfermant des filons de ce quartz. C'est de leur désagrégation sous l'action des eaux que vient la poudre d'or répandue dans toute la région.

—Raisonnement très juste, dit Amaury.

—Oui. J'allai donc vers les montagnes, accompagné de deux nègres pour porter mes bagages. Exploration inouïe dans un pays vierge, à travers des forêts presque impénétrables, où la végétation est si puissante que le sentier ouvert la veille à coups de sabre d'abatis s'efface le lendemain. Les rares habitants sont hostiles. Il ne faut compter que sur soi. Oh! mon ami, quelle vie prodigieuse! J'en meurs, mais j'en ai encore la hantise. Des jambes, un peu de force et j'y retournerais!...

—J'espère bien...

—Inutile. Il faut que je me hâte si je veux finir. Dans les montagnes qui jamais n'avaient été foulées par les pieds d'un blanc, je reconnus assez facilement l'existence des filons de quartz aurifère; mais ô désillusion, leur teneur en or n'était pas supérieure à un cent millième. Cette proprortion rémunératrice dans un pays civilisé, était dérisoire à l'endroit où je me trouvais. Il y aurait fallu une installation grandiose, des moyens mécaniques puissants. Cette usine, cette fonderie d'or, tu ne l'aurais pas installée, là-bas, toi, de Clamont, malgré ton audace.

—J'avoue que...

—Eh bien! elle existe.

Amaury regarda le moribond, se demandant si quelque accès de délire ne le faisait pas divaguer.

Cassel essaya de former un sourire sur ses lèvres brûlées de fièvre.

—Elle existe! répéta-t-il. Et elle fonctionne depuis des centaines de siècles avec une régularité merveilleuse. C'est une usine naturelle.

—A la bonne heure.

—Rien que la nature pouvait se permettre de broyer et de laver des milliards de mètres cubes de minerai et de garder en réserve la presque totalité du métal obtenu.

—Que veux-tu donc, dire, mon ami? Je ne comprends pas bien.

—Tu vas comprendre. Un jour, j'avais laissé mon campement sur le bord de la rivière Lahou, non loin de sa source, encore inconnue, à la garde de mes nègres, et je m'étais éloigné en suivant le lit d'un affluent momentanément desséché. J'arrivai ainsi au pied d'un escarpement de roches primitives que je reconnus pour être du micaschiste en voie de décomposition sous l'influence de l'eau. Les montagnes, trop vieilles, pourrissent lentement comme des troncs d'arbres morts.

Je me trouvais dans une région très tourmentée formée par un nœud de montagnes si bien enchevêtrées que personne jusqu'ici n'a pu les démêler. Pas même moi.

De ces montagnes surgissent une foule de rivières torrentielles qui coulent dans tous les sens et par des retours imprévus, des repliements extraordinaires sur elles-mêmes, adoptent tout à tour des directions diamétralement opposées. Telle qui s'était orientée franchement vers le Sud, se tord comme une couleuvre dont la tête rejoindrait la queue et par des dédales souterrains cachés dans une végétation impénétrable, finit par courir au Nord dans la direction du Niger. D'autres se tourmentent encore davantage et rejoignent la Volta noire. J'avais dénommé ce chaos qui couvre une superficie équivalente à celle d'un département français: "l'Echeveau du diable."

Je m'étais mis en tête de le débrouiller et je tâchais de fixer sur un plan des points de repère facilement accessibles et bien reconnaissables.

Absorbé par mon travail, je n'avais pas vu que le ciel s'alourdissait de nuages opaques, d'un noir d'encre, troués au centre d'une profonde déchirure encore lumineuse et qui projetait en tous sens des rayons cuivrés. C'était la tornade. Elle allait se déchaîner avec une rapidité foudroyante.

Je courus chercher un refuge dans une anfractuosité de rocher que j'apercevais à une vingtaine